

# Ravensbrück : entendre les survivantes

Pour raconter l'histoire du camp de concentration nazi, la journaliste Sarah Helm a parcouru le monde à la recherche des derniers témoins

MARIE CHARREL

Les méandres de la bureaucratie bruxelloise passionnent certains journalistes. Pas la reporter britannique Sarah Helm. Correspondante pour *The Sunday Times* et *The Independent*, elle s'installe dans la capitale belge à la fin des années 1990. «Après des années au Moyen-Orient, me faire à la monotonie des questions européennes a été difficile, confie-t-elle. Alors, je me suis mise en quête d'autres histoires à raconter.» Elle s'intéresse d'abord à la collaboration flamande pendant la seconde guerre mondiale, qui resurgit à l'époque dans les médias belges. Puis au SOE, le service secret britannique à l'œuvre entre 1940 et 1945.

De fil en aiguille, elle entame l'écriture d'une biographie de Vera Atkins (1908-2000), membre du SOE chargée de recruter des agents parachutés en France pour soutenir la Résistance. En 1945, Vera Atkins se lança à la recherche des Britanniques du SOE disparus pendant le conflit. Une douloureuse enquête dans l'Allemagne en ruine, au cours de laquelle elle découvrit que plusieurs d'entre elles avaient été déportées au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück.

Après la publication de ce premier ouvrage, traduit au Seuil en 2010, Sarah Helm poursuit ses recherches dans les archives de Vera Atkins. «D'énormes cartons contenaient des enveloppes mar-

La Française Louise Le Porz, que l'auteure retrouve en Gironde, lui écrit : «Dépêchez-vous. J'ai 93 ans.»

ron», se souvient-elle. A l'intérieur : des notes et des listes de noms. Ceux de femmes sorties vivantes du camp. «J'ai compris que c'était le livre que je devais désormais écrire : une biographie de Ravensbrück, explique la journaliste. Pour cela, il me fallait retrouver les femmes des listes de Vera.»

Mais par où commencer, soixante-dix ans après la libération du camp, le 30 avril 1945, par l'armée rouge ? Beaucoup de survivantes ont changé de nom en se mariant. Certes, quelques-unes ont inscrit leur témoignage sur le papier, comme l'ethnologue Germaine Tillion (*Ravensbrück*, Seuil, 1973) ou Geneviève de Gaulle-Anthonioz (*La Traversée de la*



Deux détenues de Ravensbrück, à sa libération par l'armée rouge, en avril 1945. KEYSTONE-FRANCE

nuît, Seuil, 1998). Mais combien d'autres semblent avoir disparu ou sont mortes ? «Retrouver leur trace fut une tâche incroyablement difficile, doublée d'une course contre la montre», explique l'auteure. La Française Louise Le Porz, qu'elle retrouve en Gironde, lui écrit ainsi : «Dépêchez-vous. J'ai 93 ans.»

L'exercice est particulièrement délicat en ex-URSS, où nombre de déportées se sont tuées à leur retour, pour ne pas risquer d'être inquiétées par les autorités. Grâce à un rescapé du camp de Buchenwald, la journaliste retrouve néanmoins certaines d'entre elles, dans des villages ukrainiens autour d'Odessa. «Je me suis assise auprès d'elles. Elles ont commencé à parler, elles ne pouvaient plus s'interrompre. Peu à peu, les enfants et petits-enfants nous ont rejoints. La plupart d'entre eux n'avaient jamais entendu leur histoire.» En Ukraine, comme en Russie, les langues se délient depuis la chute de l'URSS. Mais si peu.

Sarah Helm poursuit son enquête jusqu'à Saint-Petersbourg, Moscou, Varsovie, Jérusalem, Paris et même Stavanger, en Norvège. Elle accumule les témoignages d'une cinquantaine de survivantes. Un jour, elle découvre que l'une d'elles, la Polonaise Maria Bielicka, vit à quelques rues de son domicile londonien. Malade, celle-ci la presse de lui rendre visite le plus souvent possible. Elle désire lui confier son témoignage avant de mourir.

## EXTRAIT

«Je retrouvai Zofia Kawinska dans son appartement du dixième étage donnant sur les grues du chantier naval de Gdansk. Elle appartenait au second groupe de victimes des expériences aux sulfamides ordonnées par Himmler. Toute petite et voûtée, elle a du mal à marcher depuis la guerre. Je demande si elle souffre encore des expériences. «Un peu», dit-elle, et elle me sert le thé avec des biscuits.

Elle se baisse pour montrer les cicatrices sur le côté de ses jambes. «Ils y ont mis des bactéries, du verre et des bouts de bois, et ils ont attendu.» Elle relève la tête et me fixe de ses yeux bruns profonds, comme pour s'assurer que je comprends. «Mais je n'ai pas souffert autant que certaines. En Pologne, tout le monde est rentré avec des blessures.»

A son retour, Zofia découvrit qu'elle avait perdu son père à Auschwitz. Il avait été arrêté en même temps qu'elle à Chelm, dans leur maison de famille. «La dernière fois que je l'ai vu, c'était sur le camion en route pour le château de Lublin.»

SI C'EST UNE FEMME, PAGE 275

En parallèle, la journaliste visite, en Allemagne, le village de Dorothea Binz, l'une des jeunes gardiennes du camp. Une ancienne camarade de classe se rappelle d'une jolie blonde, issue d'une famille à problèmes. Mais rien qui ne laissait présager la brutalité dont elle ferait preuve envers les détenues de Ravensbrück.

Puis Sarah Helm épluche archives et documents d'époque. Sa démarche est complémentaire de celle des historiens, précise-t-elle : «En se concentrant sur une approche scientifique des faits, certains passent à côté d'une partie de la vérité, celle des corps et de l'intimité des témoignages.» Pour raconter le camp, elle s'attache au parcours singulier des détenues

et de leurs bourreaux. Son ouvrage raconte le choc de l'arrivée, les tortures, mais aussi comment les solidarités s'organisèrent au sein des différentes nationalités. Certaines femmes firent preuve d'un courage extraordinaire, tandis que d'autres sombrèrent. Sarah Helm épargne au lecteur un manichéisme facile en esquissant les nuances de chaque destin. Y compris celui des gardiennes.

Elle explore également certains faits peu traités par les historiens parce qu'encore tabous, ou insuffisamment documentés. Ainsi de la déportation de prostituées françaises. Ou encore, l'envoi de détenues dans les bordels attenants à d'autres camps. De même, elle évoque la tragédie des femmes de l'armée rouge capturées et déportées par les nazis. A la libération de Ravensbrück, beaucoup furent violées par les soldats soviétiques, puis malmenées par le régime de Staline, qui censurait leurs témoignages.

Certaines choisirent le suicide. A l'exemple d'Evgenia Klemm, professeure qui sauva des dizaines de jeunes Russes de l'armée rouge détenues dans le camp. Elle organisa également des cours d'allemand, afin d'augmenter leurs chances de survie. A son retour à Odessa, pourtant, cette héroïne fut soupçonnée d'espionnage et interdite d'enseignement. Elle se pendit en 1953. «Une tragédie balayée par l'Histoire», murmure Sarah Helm. Le destin terrible d'Evgenia Klemm, dont le beau visage s'affiche en couverture de l'ouvrage, hante toujours la journaliste. Elle envisage d'ailleurs d'écrire sa biographie. ■

## SANS OUBLIER

### Grandir à Belfast

Belfast, années 1980. Mickey, 11 ans, subit les affronts et les moqueries, à l'école comme à la maison. Brillant élève, il vient d'être admis au prestigieux St. Malachy's College, loin de ses persécuteurs : le «bon garçon» exulte. Mais c'est oublier son «ivrogne de père» qui, dilapidant les économies familiales, le contraint à s'inscrire au collège du quartier. Aux brimades de son entourage s'ajoute la violence du conflit nord-irlandais : hostilité entre catholiques et protestants, attentats de l'IRA, lutte contre l'armée britannique... Sa grande sensibilité y survivra-t-elle ? Dramaturge et nouvelliste, originaire de Belfast, Paul McVeigh signe un premier roman d'une belle générosité, poignant dans cette manière fragile avec laquelle il évoque la brutalité d'une époque. Une même écriture tisse, autour des «troubles» d'Irlande du Nord, la toile de l'enfance et de l'adolescence, restituant finement le parcours de Mickey : une fresque saisissante, mêlant aux bouleversements histo-



riques les épreuves d'une famille qui vole en éclats. ■

PALOMA HIDALGO

► *Un bon garçon* (The Good Son),

de Paul McVeigh, traduit de l'anglais par Florence Lévy-Paoloni, Philippe Rey, 256 p., 19 €.



### L'émotion Tagore

Zulma poursuit la réédition des œuvres du grand écrivain indien Rabindranath Tagore (1861-1941). Lauréat du prix Nobel en 1913, l'homme était doué. Romancier (certains de ses livres ont été portés à l'écran par Satyajit Ray), dramaturge, philosophe, compositeur, peintre (on peut voir ses peintures dans sa maison-musée, à Calcutta), Tagore était aussi un merveilleux nouvelliste, comme en témoigne ce recueil : vingt-deux textes situés au Bengale avec, le plus souvent, pour protagonistes des enfants ou de petites gens, pour mieux dénoncer ce que la société indienne d'alors tait ou refoule. Dans *Kabuliwallah*, il réunit les deux, le marchand ambulancier afghan, avec ses fruits secs et son raisin, et la petite fille du riche *babu* bengali. De cette histoire «radicalement banale» il émane une telle authenticité, une telle humanité, que le lecteur ne pourra pas ne pas sentir – comme le narrateur –



sa gorge se serrer. ■

FLORENCE NOUVILLE

► *Kabuliwallah*, de Rabindranath Tagore, traduit du bengali (Inde) et présenté par Bee Formentelli, Zulma, 400 p., 22 €.

## Héroïnes inconnues



LE CAMP de Ravensbrück occupe une place particulière dans le système concentrationnaire nazi. Résistantes, témoins de Jéhovah, Tsiganes : 132 000 femmes (dont 8 000 Françaises) y furent déportées, dont une minorité de femmes juives. De ce camp situé à 90 km de Berlin, tombé du côté est du rideau de fer au début de la guerre froide, l'histoire fut longtemps mal connue.

Inspirée par *Si c'est un homme*, le témoignage de Primo Levi sur Auschwitz (Julliard, 1987), la journaliste britannique Sarah Helm livre ici une bouleversante «biographie» de Ravensbrück. Après

une enquête de plusieurs années à travers le monde, à la recherche des dernières survivantes et de leurs familles, l'auteure donne voix à ces héroïnes inconnues. S'attachant aux détails de la vie du camp, elle rend compte avec justesse, et sans excès, de la terreur quotidienne et des effroyables tortures infligées aux détenues. Mais, aussi, de la solidarité et du courage dont elles firent preuve.

Rédigé comme une enquête journalistique, l'ouvrage ne s'attache pas à une nationalité en particulier. A la manière dont on recollerait les morceaux d'un miroir brisé, il rassemble ces témoignages disparates avec force. D'un chapitre à l'autre, il plonge dans l'histoire de ces Polonaises, Russes, Françaises, Tchèques ou encore Hongroises. Avec, à chaque fois, un éclairage nouveau

sur le fonctionnement du camp.

Sans prétendre l'expliquer, Sarah Helm esquisse comment les rescapées ont pu survivre à l'horreur. Et s'en remettre. «On ne croyait plus à la bonté humaine, lui confie ainsi Louise Le Porz, l'une des survivantes françaises. J'ai dû réapprendre. Et je l'ai fait. Mais ça a pris du temps.» ■ M. C.

SI C'EST UNE FEMME.

VIE ET MORT DANS LE CAMP DE RAVENSBRÜCK, 1939-1945 (If This Is a Woman. Inside Ravensbrück. Hitler's Concentration Camp For Women), de Sarah Helm, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup, Calmann-Lévy, 896 p., 27,50 €.